

EDWARD LIPiŃSKI

LA RELIGION DE PALMYRE
DIX ANS DE TRAVAUX ET D'ÉTUDES: 1967—1977

Le site de Palmyre étant l'objet de fouilles pratiquement ininterrompues, le nombre et la diversité des matériaux relatifs à la religion des Palmyréniens s'accroissent rapidement à la grande satisfaction des chercheurs. La plupart des publications consacrées à Palmyre durant la décade 1967—1977 ont trait à la religion de la cité du désert. Parmi ces travaux, il faut distinguer en premier lieu les rapports des fouilles et les études architecturales qui ont porté sur les temples et les monuments funéraires du site. Viennent ensuite les éditions d'inscriptions palmyréniennes qui forment la base essentielle de notre connaissance de la religion de Palmyre. Enfin, ces données sont très heureusement complétées et précisées par les bas-reliefs, les statues et les tessères, dont la documentation iconographique donne vie et forme à la pléiade des divinités vénérées à Palmyre et nous révèle certains aspects du culte qui nous seraient autrement inconnus. Ces trois types de documentation se complètent mutuellement et sont en réalité inséparables. Aussi sont-ils utilisés de concert dans les travaux de synthèse qui n'ont heureusement pas manqué au cours de la décade écoulée.

Avant de passer en revue les publications récentes, il convient de signaler ici la réimpression, en format réduit, du premier ouvrage archéologique consacré à Palmyre. Il s'agit du livre célèbre de Robert Wood, *The Ruins of Palmyra*, que l'explorateur de Palmyre avait publié en 1753. Il y donnait les résultats archéolo-

giques et épigraphiques de son voyage à Palmyre qu'il visita, en 1751, en compagnie de quelques-uns de ses compatriotes. Sans parler de la valeur — encore appréciable aujourd'hui — de la description des ruines, illustrée de superbes planches, l'ouvrage de R. Wood possède une portée historique. Aussi est-il heureux que l'on puisse disposer de la réimpression de 1971.

R. Wood donnait notamment une copie correcte de treize inscriptions palmyréniennes qui furent aussitôt déchiffrées par Jean-Jacques Barthélemy. Le 12 février 1754, Barthélemy lut à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sa mémorable communication intitulée „Réflexions sur l'alphabet et la langue dont on se servait autrefois à Palmyre”. La silhouette du savant déchiffreur du palmyrénien a été esquissée par l'actuel secrétaire perpétuel de l'Académie, André Dupont-Sommer: *Jean-Jacques Barthélemy et l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 1971.

Le monument qui impressionna le plus Robert Wood fut le grandiose sanctuaire de Bêl dans lequel l'explorateur anglais crut reconnaître le „temple du Soleil” mentionné dans l'*Histoire Auguste* (Vie d'Aurélien XXXI, 7). Le village arabe, dont la plupart des maisons s'entassaient jusqu'en 1929 dans ce sanctuaire, fut progressivement transféré dans le nord-ouest de l'oasis. Le travail de dégagement et de restauration fut confié à Robert Amy, tandis que Henri Seyrig et Ernest Will étudièrent l'histoire, l'architecture et l'iconographie du temple. Les conclusions de leurs fouilles et recherches viennent de paraître dans les deux superbes tomes consacrés à l'édifice: H. Seyrig — R. Amy — E. Will, *Le temple de Bêl à Palmyre*, Paris, 1975 (paru en 1977). La première partie de l'ouvrage, rédigée conjointement par les trois auteurs, contient la description détaillée du monument et la justification des restitutions proposées. Elle est complétée par une brève étude des sculptures figurées, due à H. Seyrig. R. Amy traite, dans la deuxième partie, de la technique de construction, des unités de mesure employées dans les différentes parties de l'édifice, ainsi que de leurs tracés et proportions. La troisième partie, due à E. Will, retrace l'histoire du monument, en étudie le plan et les décors, puis caractérise son architecture au regard de celle de la Syrie impériale. La dernière partie de l'ouvrage reproduit l'exposé

consacré par Henri Seyrig à *Bêl de Palmyre* dans „Syria” 48 (1971), pp. 85—114, en le complétant de quelques pages nouvelles sur le personnel et le rituel du culte. De magnifiques planches photographiques clôturent le premier tome, tandis que le second, dit *Album*, contient de grandes planches de dessins au trait, exécutés sous la direction de R. Amy.

En raison de la place primordiale des éléments décoratifs du temple de Bêl dans l'histoire de l'art palmyrénien, il convient de signaler ici l'étude de Barbara Filarska, *Studia nad dekoracjami architektonicznymi Palmyry*, Warszawa 1967. Par ailleurs, l'aspect astral ou cosmique de la divinité, dont les décorations du temple de Bêl font deviner l'importance, vient de faire l'objet d'un travail de P. Brykczynski, *Astrologia w Palmyrze*, paru dans „Studia palmyreńskie” 6—7 (1975), pp. 47—109.

A côté du monument grandiose de Bêl, le sanctuaire de Be'elshamên faisait figure de temple mineur, en dépit de l'importance reconnue du culte de ce dieu auquel H. J. W. Drijvers a consacré une brève étude: *Ba'al Shamîn, de Heer van de Hemel*, Assen, 1971. Le professeur de Groningue tient déjà compte des résultats des fouilles suisses de 1954—56 qui ont permis d'apprécier l'extension réelle du sanctuaire et d'établir les grandes étapes de son histoire. L'excellente publication de P. Collart et J. Vicari, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre, I—II, Topographie et architecture*, Rome, 1969, contient toutes les données désirables, à la fois documentaires et théoriques, sur la topographie et l'architecture de ce temple qui a été fondé au début du premier siècle de notre ère. Les auteurs ont su mettre largement en oeuvre, dans le tome I, les renseignements fournis par les sources épigraphiques. En effet, la Mission suisse a découvert dans le temple une centaine d'inscriptions, dont la plupart sont en palmyrénien. Il y a cependant quelques inscriptions grecques et quelques bilingues. On trouve ces inscriptions, jointes à celles déjà connues provenant du temple de Be'elshamên ou s'y rapportant, dans l'important recueil de Christiane Dunant, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre, III, Les inscriptions*, Rome, 1971, qui a servi de base au bref article de l'un des meilleurs connaisseurs de Palmyre, J. Starcky, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre d'après les inscriptions*, dans la „Revue Archéologique” 1974, pp. 83—90.

Les documents épigraphiques rassemblés par Chr. Dunant se répartissent en quatre catégories principales: les offrandes de monuments, les dédicaces honorifiques, les ex-voto et les inscriptions funéraires. Ces dernières seules n'appartenaient pas originellement au sanctuaire, où elles furent apportées comme matériau de construction à l'époque byzantine ou arabe. L'inscription de la stèle n° 60, qui date de l'an 11 de notre ère, fait cependant exception à cette règle. Elle a été retrouvée à sa place originale, dans le mur d'un loculus faisant partie d'un hypogée antérieur à la construction du sanctuaire. Ce tombeau, dont les plus anciennes sépultures datent du milieu du II^e siècle avant notre ère, a fait l'objet d'une étude remarquable de Rudolf Fellmann, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre*, V, *Die Grabanlage*, Rome, 1970. Le même auteur a examiné les lampes et les décors en stuc qui ornaient le sanctuaire. Cette étude, jointe à l'édition des monnaies, des tessères et des inscriptions sur céramique, a constitué un volume spécial de la Mission suisse: R. Fellmann et Chr. Dunant, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre*, VI, *Kleinfunde / Objets divers*, Rome, 1975. Une partie des lampes et des monnaies, ainsi que les inscriptions peintes sur des vases, datent de l'époque byzantine et proviennent de la communauté chrétienne installée dans le sanctuaire de Be'elshamên transformé en monastère. C'est probablement au IV^e siècle que la cella du temple devint une église byzantine. En tout cas, la dernière inscription dédiée à Be'elshamên date de l'an 302. Elle est en grec et Be'elshamên y est nommé „Zeus Très-Haut qui exauce”. Le volume consacré aux sculptures du sanctuaire est actuellement en préparation.

La persistance du culte de Be'elshamên sous son nom traditionnel, amplement documentée par les inscriptions du temple, exclut désormais l'hypothèse d'une évolution du culte du „Maître des Cieux” en celui du „dieu anonyme”, appelé dans les inscriptions palmyréniennes „Béni soit son Nom à jamais!” Le „dieu anonyme” commença à jouir de la faveur populaire au deuxième siècle de notre ère et les témoignages de son culte ont été découverts surtout dans le voisinage de la source d'Efqa. Plusieurs dédicaces au „dieu anonyme”, trouvées à la sortie et aux environs de la grotte, ont été rééditées par Michel Gawlikowski,

Recueil d'inscriptions palmyréniennes, Paris, 1974, tandis que quelques autres, de même provenance, viennent d'être publiées par A. Bounni et J. Teixidor, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, XII, Beyrouth, 1977. Il y a lieu de croire que beaucoup d'autels voués au „dieu anonyme”, de provenance inconnue, viennent des abords de la source.

Le *Recueil* de M. Gawlikowski contient également les inscriptions trouvées durant les fouilles polonaises dans le quartier ouest de Palmyre, communément appelé Camp de Dioclétien. On sait que les rapports des fouilles de 1965 et des années suivantes ne sont pas encore publiés. M. Gawlikowski en a cependant donné un aperçu partiel, *Die polnischen Ausgrabungen in Palmyra 1959—1967*, dans „Archäologischer Anzeiger” 1968, pp. 289—307, et il a édité de *Nouvelles inscriptions du Camp de Dioclétien* dans „Syria” 47 (1970), pp. 313—325 et pl. XVIII—XIX. Il a également esquissé l'histoire religieuse du quartier ouest dans le chapitre V de son ouvrage *Le temple palmyrénien* (Palmyre VI), Warszawa 1973, en se basant principalement sur les inscriptions. Il y souligne notamment l'importance que le culte des divinités arabes devait avoir dans ce quartier dès le milieu du I^{er} siècle de notre ère.

Les fouilles de 1971 et 1972, qui ont précédé immédiatement la parution de ce livre, ont cependant eu pour objectif principal l'étude de l'ancien système défensif de Palmyre, tandis que celles de 1973 ont été centrées sur la *Porta Praetoria* et la *Via Praetoria* du Camp de Dioclétien. Mais, en 1974—75, l'effort principal se porta sur l'emplacement du temple de la déesse arabe Allât, dont la cella et la statue de culte elle-même furent mises au jour. On peut trouver un rapport provisoire de ces fouilles chez H. J. W. Drijvers, *Het heiligdom van de godin Allât*, dans „Phoenix” 21 (1975), pp. 15—34, et *Das Heiligtum der arabischen Göttin Allât im westlichen Stadteil von Palmyra*, dans „Antike Welt” 7 (1976), pp. 28—38. Une place considérable est également accordée au temple d'Allât dans l'opuscule de H. J. W. Drijvers, *Rome in de Syrische Steppe*, Leeuwarden, 1976.

Le culte d'Allât, appelée Artémis ou Athéna dans des textes grecs et „la Dame du temple” dans deux inscriptions en palmyrénien, remonte au moins à la fin du I^{er} siècle avant notre ère.

Ancien aussi, le culte du dieu arabe Šamsh, auquel est dédiée une inscription de l'an 31/30 avant notre ère. Cette inscription, découverte en 1974 par les fouilleurs polonais, fut aussitôt publiée par M. Gawlikowski, *Allat et Baalshamin*, dans les *Mélanges d'histoire ancienne et d'archéologie offerts à Paul Collart*, Lausanne, 1976 (= *Mélanges Collart*), pp. 197—203. Son importance est considérable pour l'histoire religieuse de Palmyre, bien qu'elle ne commémore pas la consécration d'un temple du dieu Soleil, mais simplement d'un pyrée ou autel à encens. Le terme *hmn'*, qui est employé dans l'inscription, signifie en effet „pyrée” et non „pyréthée”, comme il résulte de l'inscription CIS II, 3917, où la chapelle contenant l'autel à encens est appelée *'tr*. Il est bien évident que le *'tr* „fait” (*'bd*) par le dédicant n'est pas un „emplacement”, mais un édifice cultuel ou une chapelle aménagée spécialement, à cet effet. Le *hmn'* lui-même pouvait être en pierre ou en métal tout comme le *ha-ma-an(-ni* : suffixe déterminatif du hourrite) en cuivre d'un texte d'Alalakh (AT 435, 1). Le terme avait appartenu aussi à la terminologie cultuelle cananéenne, comme il résulte de son emploi biblique. Quoi qu'il en soit, le quartier ouest de Palmyre n'en devait pas moins posséder un sanctuaire de Šamsh qui fut plus tard rebâti ou restauré par un contemporain de la reine Zénobie.

La mission allemande, qui dressa en 1902 et 1917 un relevé détaillé des monuments de Palmyre, découvrit non loin du temple de Bēl un sanctuaire qu'elle qualifia provisoirement de „corinthien”. Ce sanctuaire fut fouillé par l'archéologue syrien Adnan Bounni qui l'identifia en 1963—65 comme étant celui de Nabû. Le rapport définitif de ces fouilles fructueuses n'a pas encore paru, mais A. Bounni a donné une brève présentation du *Nabû palmyrénien* dans „*Orientalia*”, n. s., 45 (1976), pp. 46—52. L'étude que R. A. Stucky a consacrée aux *Figures apolliniennes grecques sur des tessères palmyréniennes*, dans „*Syria*” 48 (1971), pp. 134—141, a également traité au culte de Nabû à Palmyre, où le dieu babylonien fut assimilé à Apollon.

À l'exception des temples déjà mentionnés, du sanctuaire de Bēlhammōn au sommet du Gēbel Muntar et du sanctuaire découvert sous le forum du Camp de Dioclétien, où le „dieu anonyme” recevait de nombreux ex-voto, aucun autre temple pal-

myrénien n'a encore été mis au jour. L'existence d'autres temples est cependant formellement attestée par les inscriptions. La bilingue énumérant les sanctuaires des quatre tribus officialisées de Palmyre cite le sanctuaire de Be'elshamēn, dans lequel l'inscription fut trouvée, le Bois sacré, dédié à 'Aglibōl et à Malakbēl, le sanctuaire d'Atargatis et celui du dieu arabe 'Aršō, dont A. Jammé traita récemment dans l'article *Safaitic Vogüé 402* paru dans le *Journal of Near Eastern Studies* 31 (1972), pp. 16—21. Ces trois derniers sanctuaires n'ont pas encore été localisés. „L'enclos de Yarhibōl”, mentionné dans une inscription ancienne, n'a pareillement pas été fouillé, bien qu'il se situe probablement aux abords immédiats de la source d'Efqā. Le terme „enclos” (*dwr'*) semble pourtant indiquer que le sanctuaire de Yarhibōl était dépourvu de cadre monumental. D'autres sanctuaires sont mentionnés dans les inscriptions dont M. Gawlikowski fit usage dans son excellent ouvrage de synthèse sur *Le temple palmyrénien* (Warszawa 1973), qu'il convient néanmoins de compléter par les découvertes postérieures à 1973, dont celle du temple d'Allāt est la plus importante.

On ne peut omettre ici les publications relatives aux sanctuaires palmyréniens en dehors de la Palmyrène, dont celui de Doura-Europos est l'un des mieux connus. On signalera donc l'étude de Michel Gawlikowski, *À propos des reliefs du temple des Gaddē à Doura*, dans „*Berytus*” 18 (1969), pp. 105—111 et 2 pl. Cette étude donna lieu à un long compte-rendu de R. du Mesnil du Buisson dans „*Bibliotheca Orientalis*” 29 (1972), pp. 201—204. La présence de Palmyréniens dans l'Afrique du Nord aboutit rapidement à la création de lieux de culte palmyréniens dans cette région de l'Empire romain. Deux inscriptions latines provenant d'un ensemble de ruines à l'est du temple d'Esculape à Lambèse ont été publiées par M. Janon, *Cultores dei Ierhobolis iuniores*, dans le „*Bulletin d'archéologie algérienne*” 2 (1966—67), pp. 219—230. L'auteur y donne aussi un inventaire d'inscriptions latines mentionnant le dieu Yarhibōl.

Les monuments funéraires constituent une catégorie particulière d'ouvrages d'art et d'architecture religieuse. Les nécropoles de Palmyre, qui comptent parmi les plus importantes de l'antiquité, n'avaient jamais fait l'objet d'une monographie. Cette lacune a été

comblée par le travail de M. Gawlikowski, *Monuments funéraires de Palmyre*, Warszawa 1970. L'auteur inséra son étude dans le cadre plus vaste de l'architecture funéraire de la Syrie antique. Après avoir établi la chronologie des monuments funéraires palmyréniens, il donne un aperçu historique des tours funéraires, des hypogées et des mausolées pour examiner ensuite la topographie historique des nécropoles de Palmyre. Le droit des tombeaux, qui se reflète dans diverses inscriptions, ainsi que les usages funéraires et le culte des morts sont également présentés dans d'excellents chapitres de synthèse. L'ouvrage s'achève par un choix de 136 inscriptions funéraires dont le texte est accompagné chaque fois d'une traduction. Quand c'est possible, l'auteur indique aussi l'endroit précis dont l'inscription provient. L'emploi du vocable *npš* dans l'acception de „monument tombal” constitue un problème particulier de la terminologie de l'architecture funéraire. Cet emploi est étudié par M. Gawlikowski dans l'article intitulé *La notion de tombeau en Syrie romaine* et paru dans „Berytus” 21 (1972), pp. 5—15.

Depuis la parution des *Monuments funéraires de Palmyre*, la pénétrante monographie d'Anna Sadurska sur *Le tombeau de famille de 'Alainé* (Warszawa 1977) est sortie de presse et de nouvelles inscriptions funéraires palmyréniennes ont été éditées. On peut mentionner celles que les fouilleurs polonais ont découvertes dans le quartier ouest de la ville et qui ont été étudiées par M. Gawlikowski, *Trois inscriptions funéraires du Camp de Dioclétien*, dans „Studia palmyreńskie” 6—7 (1975), pp. 127—133. La troisième de ces inscriptions contient l'expression *qbr dy hw dkrn w yqr bt 'lm*, „tombeau qui est un mémorial et le digne monument d'une maison d'éternité”. L'explication de J. Teixidor („Syria” 53, 1976, p. 337), qui fait de *yqr* un participe ou un adjectif „honorable”, ne tient pas compte de la syntaxe araméenne, d'après laquelle la place de l'adjectif est normalement après le nom, et ignore les nombreux parallèles palmyréniens du type *lyqrhwn dy bt 'lm*, qu'il convient de traduire: „en tant que leur digne monument de la maison d'éternité”. Les sources relatives au droit des tombeaux se sont enrichies, par ailleurs, de l'inscription éditée par Chr. Dunant, *Une inscription funéraire au Musée de Genève*, dans les *Mélanges Collart*, pp. 161—164. Enfin, on ne peut manquer de

signaler les sépultures et les inscriptions funéraires grecques et palmyréniennes des Juifs de Palmyre ensevelis dans les catacombes de Beth Shé'arim, à l'est de Haïfa. On trouvera toute la documentation désirable dans les trois tomes de l'édition anglaise de B. Mazar, M. Schwabe, B. Lifshitz et N. Avigad, *Beth She'arim*, Jérusalem, 1973—76.

Les monuments figurés constituent une source primordiale pour l'étude de la religion palmyrénienne. Cette documentation est largement exploitée dans les volumes de D. Schlumberger, *L'Orient hellénisé. L'art grec et ses héritiers dans l'Asie non méditerranéenne*, Paris, 1970, et de M. A. R. Colledge, *The Art of Palmyra*, London, 1976, auxquels il convient d'ajouter les éditions, en diverses langues, du volume richement illustré que Kazimierz Michałowski a consacré à Palmyre: *Palmyra*, Warszawa 1968. Les monuments figurés sont également commentés dans le livre d'Anna Sadurska, *Palmyra — narzeczona pustyni*, Warszawa 1968, et dans celui de M. Gawlikowski, *Sztuka Syrii*, Warszawa 1976, dont un chapitre traite de l'art palmyrénien (pp. 208—251). Ces ouvrages ont cependant une portée plus large. C'est dans le volume de H. J. W. Drijvers, *The Religion of Palmyra*, Leiden, 1976, que l'on trouvera actuellement la meilleure sélection photographique de bas-reliefs, fresques, autels et stèles de Palmyre. Cette sélection, qui est accompagnée d'une introduction et d'un commentaire, donne une idée adéquate de l'iconographie religieuse de Palmyre et de la Palmyrène. L'auteur n'y a malheureusement plus pu insérer des photographies de la statue d'Allāt-Athéna et des bas-reliefs du temple d'Allāt. La valeur documentaire et l'utilité exceptionnelles de cet instrument de travail ne nous dispensent pas pour autant de signaler les travaux monographiques consacrés à diverses divinités du panthéon de Palmyre.

Un des derniers articles de la plume du regretté Henri Seyrig est consacré à *Bél de Palmyre*; il a paru dans „Syria” 48 (1971), pp. 85—114, et a été repris dans *Le temple de Bél à Palmyre* sous le titre de *Bél et son culte* (pp. 225—243), avec l'adjonction d'un paragraphe sur le *Personnel et rituel de Bél* (pp. 240—243). L'iconographie de Yarhiböl, le dieu solaire de la triade de Bél, a fait l'objet d'une étude de E. Łukasik, *Ikongrafia Yarhibola*, parue dans „Studia palmyreńskie” 5 (1974), pp. 1—44. Malakbél, un

autre dieu solaire de Palmyre, a fourni le sujet à deux articles de J. Wais, *Problemy ikonografii Malakbela*, dans „Studia palmyreńskie” 4 (1970), pp. 1—67, et *Malakbel and Melqart*, dans „Studia palmyreńskie” 5 (1974), pp. 97—101. On se doit de signaler ici l'article de H. Seyrig sur *Le culte du soleil en Syrie à l'époque romaine*, paru dans „Syria” 48 (1971), pp. 337—373. L'auteur y traite notamment des trois divinités solaires de Palmyre.

Les Génies (*gny'*) palmyréniens ont fait l'objet de plusieurs études. J. Starcky a publié un *Relief de Palmyrène dédié à des Génies* dans les *Mélanges Collart*, pp. 327—334. La stèle représente deux cavaliers divins, une déesse debout et un dédicant faisant une offrande d'encens sur un autel qui est vraisemblablement le *hmn'* des inscriptions. La stèle porte une inscription qui accorde aux trois divinités le titre de „Génies bons et rémunérateurs”. D. Schlumberger avait consacré une étude aux Génies de Palmyre: *Le prétendu dieu Gennéas*, dans le „Mélanges de l'Université Saint-Joseph” 46 (1970—71), pp. 209—222. Il arrivait à la conclusion que le terme *gny'* avait la valeur d'un nom commun, de même signification que *lh'*, „dieu”, et dénotait „l'arabisme de la divinité ou de ses dévots”. Une confirmation, s'il en était besoin, est livrée par l'inscription d'un *Relief dédié au dieu Mun'im*, publié par J. Starcky dans „Semitica” 22 (1972), pp. 57—65 et pl. I—II. Le premier des trois personnages représentant „la communauté de la ville” (*dyr' dy gryt'*) offre au dieu de l'encens sur un *hmn'*. Le dieu lui-même est à cheval, comme la plupart des divinités arabes que les sculpteurs de la Palmyrène figurent d'ordinaire armés et montant un cheval ou un dromadaire. L'inscription attribuée au dieu le titre de „génie bon et rémunérateur”. Il y a lieu de signaler ici que *Les dieux armés et les Arabes en Syrie* ont fait l'objet d'un article suggestif de H. Seyrig, paru dans „Syria” 47 (1970), pp. 77—112. Un de ces dieux cavaliers, figuré en archer vêtu du costume parthe, apparaît sur le bas-relief de Ġubb el-Ġarra, village situé à 50 km à l'est de Homs, l'ancienne Ēmèse. La légende palmyrénienne porte *šlm' d gny'*, qu'on devrait traduire „l'image de Gennayâ”, comme le remarque J. T. Milik dans son article très érudit sur *Les papyrus araméens d'Hermoupolis et les cultes syro-phéniciens en Égypte perse*, paru dans „Biblica” 48 (1967), pp. 546—622 et pl. I. Gennayâ serait ainsi employé comme

nom propre d'une divinité locale. J. T. Milik partage aussi l'opinion selon laquelle *gny'* est une adaptation araméenne du latin *genius* et l'arabe *ġinn*, un emprunt fait à l'araméen.

Deux ouvrages offrant une synthèse de la religion de Palmyre ont paru, l'un, au début de la décade écoulée, l'autre, à la fin de celle-ci. On se rend compte, à leur lecture, des progrès que l'étude de la religion palmyrénienne a réalisés en dix années qui, faut-il le dire, furent particulièrement fécondes. Le chapitre intitulé „De godsdienst van Palmyra” est le plus important du volume que J. Hoftijzer a consacré à la *Religio Aramaica* (Leiden, 1968). L'auteur y présente la triade de Bēl, celle de Be'elshamēn, dont 'Aglibōl et Malakbēl feraient partie, celle enfin du „dieu anonyme”. Il traite ensuite des dieux et déesses arabes, des divinités d'origine mésopotamienne, du problème de la parèdre de Bēl, des dieux sémitiques de l'Ouest et de l'influence religieuse grecque. Cet aperçu vise à exposer les données d'une manière aussi objective que possible et à n'omettre aucune divinité mentionnée à Palmyre.

L'approche de Javier Teixidor dans son volume *The Pagan God. Popular Religion in the Greco-Roman Near East* (Princeton, 1977) est différente, comme l'indique le titre du chapitre consacré à Palmyre: „The Supreme God of Palmyra”. Après avoir donné une brève esquisse de l'histoire et des institutions de Palmyre, l'auteur traite en premier lieu de Yarhibōl, en qui il voit le dieu ancestral de la ville, et de la source d'Efqa, son saint lieu, qui aurait été le centre vital de l'habitat primitif. Il ne fait cependant aucun doute que le dieu Bēl et son temple constituaient le haut-lieu de la religion palmyrénienne à l'époque gréco-romaine. L'auteur leur consacre donc le paragraphe suivant dans lequel il souligne le caractère secondaire de la triade de Bēl qui refléterait une influence babylonienne. Il traite ensuite du „dieu anonyme” dont l'appellation „Béni soit son Nom à jamais!” serait une invocation cultuelle qui aurait émergé en raison de son universalité et de sa religieuse polyvalence. En vertu de sa flexibilité même, elle se serait acclimatée en des milieux divers qui constituaient la réalité palmyrénienne. En d'autres mots, c'eût été une formule „oecuménique”, capable d'exprimer la croyance de chacun. Loin de témoigner d'une évolution vers le monothéisme, qui pourrait résulter d'une influence juive sur la cité, elle refléterait les habitudes

synchrétiques de l'époque. On trouvera un point de vue différent dans l'étude longue, mais peu poussée, de Luis Díez Merino, *Influencia judia y cristiana en los signos e inscripciones palmirenas*, parue dans le „Studii Biblici Franciscani Liber Annuus” 21 (1971), pp. 76—148. A ce propos signalons aussi que I. Schiffmann attribue l'apparition du culte du „dieu anonyme” à l'influence d'un stoïcisme populaire. Il propose cette explication dans son article Заметки по эпиграфике Пальмиры, paru dans le ПАЛЕСТИНСКИЙ СБОРНИК 25 (1974), pp. 87—94. Quant à J. Teixidor, il traite encore du culte de Be'elshamên à Palmyre et des rapports entre ce culte et celui du dieu Bêl.

Au point de vue chronologique, l'ouvrage stimulant de J. T. Milik sur les *Dédicaces faites par des dieux (Palmyre, Hatra, Tyr) et des thiasés sémitiques à l'époque romaine* (Paris, 1972) se situe à mi-chemin entre les livres de J. Hoftijzer et de J. Teixidor. Bien que la plupart des problèmes inhérents à l'étude de la religion palmyrénienne y soient abordés, cet ouvrage particulièrement riche en idées nouvelles poursuit un but différent et relève du genre des monographies analytiques. Le point de départ en sont les inscriptions dans lesquelles des temples s'unissent à des particuliers ou à des clans pour dédier une statue à un personnage méritant ou une construction à une divinité que l'on veut ainsi honorer. Le commentaire philologique, généalogique, religieux, social et institutionnel de ces inscriptions amène J. T. Milik à étudier un nombre considérable d'autres textes, dont quelques-uns étaient inédits, et à traiter de problèmes très divers ayant trait à la religion palmyrénienne, à laquelle les trois quarts du livre sont consacrés.

Le chapitre I traite des dédicaces faites au nom des dieux 'Aglibôl et Malakbêl et de la tribu sacerdotale de Palmyre. L'auteur examine à ce propos les inscriptions mentionnant le Bois sacré de Palmyre qu'il propose de localiser à l'est du temple de Bêl. Ce bois, qui contenait le temple de 'Aglibôl et de Malakbêl, devait être une cyprière, vu que le cyprès est l'arbre caractéristique du dieu Malakbêl. Le Bois sacré était un des sanctuaires attitrés des quatre tribus de Palmyre et J. T. Milik aborde donc ce problème institutionnel dont l'étude a débuté avec le mémorable article de Daniel Schlumberger, *Les quatre tribus de Palmyre*, paru dans

„Syria” 48 (1971), pp. 121—133. La question était traitée simultanément par M. Gawlikowski dans un chapitre bien balancé de son travail sur *Le temple palmyrénien* (1973). Gawlikowski écarte à juste titre l'interprétation donnée par J. T. Milik à la dédicace archaïque de l'Inv. XI, 83 qui n'est point faite au nom des dieux 'Aglibôl et Malakbêl, mais vraisemblablement au nom du dieu babylonien Nabû et des prêtres de son temple.

Le deuxième chapitre de l'ouvrage de Milik traite des dédicaces faites au nom d'Allât, de Shadrafa et de Be'elshamên. Le temple d'Allât, découvert par les fouilleurs polonais en 1974—75, et celui de Be'elshamên, dégagé par la Mission suisse, étaient desservis par des membres de la tribu des Benê Ma'ziyân. Ce nom n'apparaît jusqu'ici à Palmyre que comme nom tribal, mais un soldat de Doura-Europos s'appelle *Mezianus* (Pap. 30, v^o, 3) et l'on trouve la mention d'un certain Μαζια[ου] (génitif) dans une inscription grecque du Haurân. Soixante-dix ans se sont écoulés depuis que Mark Lidzbarski a identifié ce nom avec l'anthroponyme palmyrénien et safaitique *M'zyn* et il conviendrait donc d'abandonner la transcription erronée „Ma'zîn”, adoptée par quelques auteurs.

Les deux chapitres suivants (III et IV) traitent du problème des thiasés qui ont joué un rôle important dans la vie religieuse de Palmyre. L'étude de Milik est très éclairante et contribue grandement à l'intelligence correcte de diverses légendes de tessères et de plusieurs inscriptions. L'interprétation de quelques termes ou expressions nous paraît cependant sujette à caution ou franchement inacceptable. C'est le cas, surtout, de l'explication du mot ΣΟΜΜΑΚΟΑ dans la célèbre dédicace de la salle de banquet découverte dans le temple d'Artémis à Doura-Europos. Milik y voit une combinaison du mot *soma* du Rigveda et du terme sémitique *ma'kol*, alors que ΣΟΜΜΑΚΟ est tout simplement une transcription de l'araméen *smk'*, „banquet” ou „cène”, et le Α une abréviation de *Lucius*, comme ailleurs à Doura-Europos (cf. Franz Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, n^o 53).

Le chapitre V est consacré aux collèges sacerdotaux et aux symposiarques de Bêl que Milik s'efforce de dater. Pour ces questions, on pourra se reporter également à l'article de R. A. Stucky, *Prêtres syriens I. Palmyre*, paru dans „Syria” 60 (1973), pp. 163—180. Le chapitre VI de l'ouvrage de Milik traite

des classes et des fonctions sacerdotales, ainsi que des lois sacrées dont des fragments ont été retrouvés à Palmyre. Certains de ces textes sont examinés aussi par M. Gawlikowski, *Liturgies et custodes sur quelques inscriptions palmyréniennes*, dans „Semitica” 23 (1973), pp. 113—124. L'étude d'un fragment de loi sacrée (*Tadm.* 18) conduit Milik à la conclusion qu'un dialecte cananéen ou phénicien avait été l'ancienne langue liturgique des temples palmyréniens. Ce problème est réexaminé par M. Gawlikowski dans son article *Le tadmoréen*, paru dans „Syria” 51 (1974), pp. 91—103. Il aboutit à la conclusion que tout le texte de *Tadm.* 18 peut s'entendre comme de l'araméen, à l'exception des pronoms *'nwky* et *'nhnw*. Nous avons cependant montré dans „Bibliotheca Orientalis” 33 (1976), pp. 233—234, que ces deux pronoms s'expliquent parfaitement dans le cadre des dialectes araméens. Les quelques rares termes palmyréniens qui ne semblent pas se rattacher à l'araméen pourraient se comprendre comme des emprunts à un dialecte phénicien qui aurait été parlé dans un comptoir de Palmyre. Nous n'avons jusqu'ici aucun témoignage direct à ce sujet, mais la présence d'un tel établissement à Palmyre n'étonnerait pas outre mesure. La situation de la ville se prêtait à la création d'un relais et il y avait un comptoir phénicien à Giddan, sur l'Euphrate, si l'on en croit l'épitomé des *Ethnica* d'Étienne de Byzance (cf. „Orientalia”, n. s., 45, 1976, pp. 60—61). Il faut cependant remarquer que l'onomastique de Palmyre ne permet pas de déceler un vestige certain d'une présence phénicienne.

Car nous sommes actuellement en mesure de contrôler l'anthroponymie de Palmyre grâce à l'ouvrage de J. K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, Oxford, 1971. C'est un instrument de travail d'une importance capitale, dont les critiques d'un recenseur apparemment ignorant de la dialectologie araméenne („Bibl. Or.”, 29, 1972, pp. 210—216) ne diminuent en rien la valeur et l'utilité. J. K. Stark donne la liste de tous les noms propres palmyréniens connus en 1968 et rassemble ainsi une vaste anthroponymie dispersée en de nombreuses publications. Le livre présente aussi un intérêt prosopographique indéniable, car sa première partie date les références, quand c'est possible, et accompagne les noms des individus de leurs généalogies. La seconde partie consiste en un lexique très complet. On y trouve une analyse

prudente de l'étymologie des noms avec renvoi aux auteurs qui en ont traité et aux attestations épigraphiques dans les langues apparentées. L'auteur offre en outre une liste raisonnée des transcriptions en palmyrénien des noms grecs et latins dont les graphies sont parfois déroutantes. Les noms propres des inscriptions palmyréniennes de Doura-Europos sont présentés séparément. L'ouvrage contient aussi une liste de lectures améliorées et une concordance des inscriptions. Malgré certaines corrections de lecture (cf., p. ex., J. Starcky dans „Rev. Bibl.”, 83, 1976, pp. 445—446), les progrès toujours réalisables dans l'interprétation des noms propres et la publication de nouvelles inscriptions, l'ouvrage de J. K. Stark conserve toute son utilité et l'usage prolongé permet d'en apprécier mieux les qualités. En raison de l'importance de l'onomastique religieuse à Palmyre, l'étude de la religion palmyrénienne ne peut négliger l'anthroponymie, bien que celle-ci soit parfois d'un maniement délicat.

Il reste bien entendu que l'aperçu qu'on vient de lire ne vise nullement à être exhaustif, mais seulement à informer le lecteur sur les principales publications récentes ayant trait à la religion des Palmyréniens. En réalité, toutes les publications consacrées à Palmyre relèvent par quelque côté de ce domaine, mais nous n'avons pas cru utile d'en dresser ici une liste bibliographique, le nombre d'ouvrages et d'articles se rapportant directement au sujet étant suffisamment élevé. Malgré cette abondance, jointe à la qualité des travaux signalés, maints aspects de la religion de Palmyre restent encore obscurs et il n'est toujours pas possible de s'en faire une image d'ensemble.

Quelques exemples montreront l'importance des lacunes qui restent à combler.

La primauté du culte de Bēl est unanimement reconnue et l'on s'accorde aujourd'hui à chercher sous les traits hellénisés du Bēl babylonien un dieu ancestral Bōl. Mais quel était le dieu qui se cachait sous ce titre de „Maître”? Et quels étaient ses liens avec le „Maître des Cieux”, Be'elshamēn, avec lequel il partageait le nom grec de Zeus?

Autre exemple. Pendant un siècle et demi la ferveur religieuse des Palmyréniens a paru se concentrer autour d'un „dieu anonyme” qui n'était désigné que par une épiclèse: „Béni soit son Nom

à jamais!" Sous cet anonymat, quel dieu se cachait? Et quels pouvaient être ses rapports avec Yarhiböl, près duquel il était vénéré à la source d'Efqā?

Quant à Yarhiböl, dont le nom paraît qualifier un dieu lunaire assimilé à Böl, il apparaît sous les traits d'une divinité solaire dans la triade Běl — Yarhiböl — 'Agliböl. C'est 'Agliböl qui fait en revanche office de dieu Lune, et il est associé au dieu solaire Malakböl dans un autre sanctuaire de Palmyre, à savoir le Bois sacré. Quelles sont donc la physionomie et la fonction primitives de ces dieux dont l'importance semble avoir été grande?

Les inscriptions palmyréniennes mentionnent diverses déesses aux noms ouest-sémitiques, babyloniens, arabes ou grecs. Le syncrétisme religieux est partiellement responsable de cette diversité à laquelle doivent néanmoins correspondre quelques types féminins à physionomie plus tranchée. Quels sont ces types? Quelle déesse peut prétendre au rôle de Fortune de Palmyre ou de parèdre de Běl, à supposer que celui-ci en avait une déterminée?

Un des quatre sanctuaires tribaux de Palmyre est voué au dieu arabe 'Arşō, assimilé à l'Arès grec. Quelle est l'importance des divinités arabes dans la vie religieuse de Palmyre? Est-il possible de distinguer entre eux les divers dieux arabes méharistes et cavaliers?

Et puis: quelle est la fonction des quatre sanctuaires, dits tribaux, au regard du grand temple de Běl, qui était „la maison des dieux”, et au regard d'autres sanctuaires, tels ceux de Nabû ou d'Allāt, dont on ne peut sous-estimer l'importance?

Voilà quelques-unes des questions générales qui surgissent à la lecture des publications récentes sur la religion des Palmyréniens. Le nombre de problèmes plus circonstanciés, relevant par exemple du domaine du culte — processions, sacrifices, banquets rituels, culte des morts — ou des fonctions sacerdotales, est encore plus élevé. Certaines questions sont actuellement insolubles; d'autres ne demandent peut-être qu'à être élucidées.

ZDZISŁAW J. KAPERA

BIBLIOGRAPHY OF ANCIENT CYPRUS FOR THE YEAR 1976

It is not astonishing that despite the recent political events and the continuing division of Cyprus by the Turkish army, general interest in Cypriot archaeology is not diminishing but even increasing. In 1977 more than ten archaeological expeditions from different countries worked on the island (including a Polish expedition in Nea Paphos). Every year new names in the field can be noticed. These facts, as well as some positive opinions I have had, encouraged me to continue the bibliography of ancient Cyprus which I started a few years ago¹.

The main aim of this bibliography is to present new publications on ancient Cyprus. It is a simple continuation of the "Bibliographies of ancient Cyprus for the years 1974 and 1975" previously published in the "Folia Orientalia" 1977, 1978. Many supplementary items dealing with the preceding years have been included. As in the previous volumes of the Folia Orientalia, my space is strictly limited, so I had to choose only the most important items. In this compilation I have not described the "Chronique des fouilles et découvertes archéologiques à Chypre en 1975" by V. Karageorhis in detail. The abbreviations used can be easily interpreted. In cases of doubt, users of the bibliography are

¹ The „Bibliography of Ancient Cyprus for the Year 1969" and „1970—1971" appeared in the series *Prace Archeologiczne*, vol. 16 and 19, Kraków 1974 (cf. nos. 2, 3 of the present bibliography). The bibliographies are still available on exchange basis directly from the author).